

Avant-propos

Jean-Jacques Gorog

Le symptôme et l'inconscient

Le couplage du symptôme et de l'inconscient peut paraître curieux. Il est en réalité motivé par mon souci de parler à partir du travail de plusieurs cartels sur le symptôme d'une part et d'autre part autour de ce qui sert de fil à mon effort persistant sur " l'inconscient ". Il n'en reste pas moins que ce couplage peut paraître sans intérêt dès lors que les relations du symptôme à l'inconscient semblent aller de soi. Méfions-nous des évidences et essayons d'y regarder de plus près.

Au départ de son enseignement, dans les *Complexes familiaux*, comme vous le savez je suppose, Lacan inclut le symptôme dans la série des formations de l'inconscient, avec le lapsus et l'acte manqué, le rêve et le mot d'esprit, recommandant d'ailleurs jusqu'au bout – outre les occurrences textuelles – à ceux qui lui posaient la question, la lecture des trois livres qui y sont consacrés (à deux reprises, concrètement, à l'époque d'*Encore*) – et seulement ces trois-là – à tous ceux qui s'intéressent à la psychanalyse.

Par la suite donc, il met le symptôme à part : ainsi dans son Séminaire V, *Les Formations de l'inconscient*, il distingue le symptôme pathologique de ceux qui ne le sont pas – lapsus, rêve, mot d'esprit, les réunissant sous le drapeau du désir – ou bien dans d'autres occurrences il le lie à d'autres éléments comme la triade de Freud *Inhibition, symptôme, angoisse*, centrale dans *RSI*.

Revenons à notre question : qu'est ce qui procède de l'inconscient dans le symptôme ? En quoi l'inconscient participe-t-il du symptôme ? Essayons donc de revenir à certaines formulations susceptibles de nous éclairer sur le symptôme, sur ce qu'il est.

Qu'est-ce que le symptôme ? Comme l'inconscient, peut-être pourrions-nous paraphraser Lacan : " la chose n'a pas encore été comprise " (*Scilicet I*, " La méprise du sujet supposé savoir ").

Les fils tissés par Lacan sont de plusieurs ordres : je les donne ici rapidement.

Le symptôme résulte d'une opération de substitution signifiante. A cet effet, il relève d'un des modes de l'inconscient : la métaphore. Je laisse de côté pour l'instant le problème de l'articulation du symptôme à la métonymie, l'autre mode de l'inconscient. Je signale seulement que ce problème est un des problèmes cruciaux de la doctrine analytique soulevé par l'invention, par Freud, de la névrose obsessionnelle. On en trouvera la trace jusque dans le

séminaire qui produit les quatre discours (*L'Envers de la psychanalyse*), où l'on aura noté que la névrose obsessionnelle en tant que telle ne produit pas son lien social contrairement à l'hystérie.

Le symptôme trouve ensuite sa forme écrite : s (A) dans le graphe, soit ce qui est signifié au sujet dans son rapport à l'Autre.

Lacan au moment de publier ses *Ecrits*, dans " Du sujet enfin en question " (p.234), le traduit comme : " le retour de la vérité dans la faille d'un savoir ".

Je trouve très significatif ce qu'il ajoute et qui m'avait paru énigmatique jusque là. Je lis ces quelques lignes : " Il ne s'agit pas du problème classique de l'erreur, mais d'une manifestation concrète à apprécier " cliniquement ", où se révèle non un défaut de représentation, mais une vérité d'une autre référence que ce, représentation ou pas, dont elle vient troubler le bel ordre... ". Surtout je souligne : " représentation ou pas " qui implique en réalité la relation à l'inconscient, dont il est spécifié ailleurs qu'il n'est sûrement pas une représentation (par exemple dans l'article cité de *Scilicet I.*)

Je passe sur la définition du moment " symptôme social " et vous prie de noter seulement ce terme de vérité : le symptôme est vérité. Lacan ne l'interprète que dans l'ordre du signifiant.

Mais je voudrais marquer dans ce rappel un autre versant du symptôme, qui est son lien à la clinique, à la psychanalyse.

Je pense ici à ce que Lacan depuis son Séminaire IV *La relation d'objet*, à propos de Hans, désigne comme précipitation du symptôme au moment de l'entrée dans la cure. Il y insiste sans cesse et on sait que dans son Séminaire « L'angoisse » il reprendra le thème avec l'*acting-out* qui, lorsqu'il est interprété, produit le symptôme en même temps que l'entrée dans la cure.

De même qu'il n'y a pas d'inconscient sans analyste, il n'y a pas de symptôme qui n'ait comme complément l'analyste, dans le transfert. C'est d'ailleurs à mon sens une des façons d'entendre le symptôme de Marx comme modèle du symptôme analytique, dans la mesure où le symptôme analytique est ce qui fait lien social dans le discours analytique. C'est parce que le symptôme nécessite l'Autre dans sa formation que par l'opération du " discours de l'Autre " (l'inconscient), il peut être réduit. Il dit du psychanalyste qu'il est le complément du symptôme voire une moitié de symptôme. Mais corrélativement à l'installation du symptôme qui est orienté et contrairement à l'*acting out*, le symptôme ne s'interprète pas directement. Etant donné le lien avec les formations de l'inconscient – symptômes non pathologiques – dont on a l'idée qu'elles s'interprètent voire qu'elles sont interprétations par elles-mêmes, je trouve important de se demander quels liens a le symptôme avec l'inconscient pour qu'il résiste à l'interprétation. Sans doute peut-on ici faire l'hypothèse que ce qui résiste à l'interprétation provient de la jouissance.

Très tôt (par exemple dans *Le désir et son interprétation*) Lacan situe au cœur du symptôme le lieu où il trouve sa jouissance – en cela il est strictement freudien. On le voit à

l'occasion rappeler le compromis qui pour Freud est nécessaire à la production d'un symptôme, sous la forme d'une double articulation du symptôme ou plus précisément l'axe historique de sa formation et sa mise en jeu dans l'expérience analytique : " Il y a deux sens du symptôme : comme valeur de vérité, la fonction de vérité résulte de l'introduction à un temps historique. Dans la cure, le symptôme a affaire à quelque chose qui est la traduction en parole de sa valeur de vérité. "

C'est cette vérité donc qui conditionne l'adresse au psychanalyste : elle est perçue par celui, analyste ou pas, qui dérive – c'est un hispanisme qui désigne l'adresse d'un patient à un analyste – qui reconnaît dans la plainte, la dimension de la vérité pour la dériver vers un " supposé savoir l'interpréter ", je paraphrase Lacan dans cette leçon. Mais entre la vérité du symptôme et le déchiffrement, il y a l'interposition du symptôme " non pathologique " que représentent les autres formations de l'inconscient.

Enfin, j'arrêterai ce parcours là où je voulais en venir, soit dans *RSI* et aussi le discours de Rome *La Troisième*. Il nous intéresse particulièrement de ce qu'il spécifie sur les trois ronds : R,S et I, les trois concepts freudiens : inhibition, symptôme, angoisse, ainsi que la relation du symptôme à l'interprétation : " Ce qu'il faut faire pour traiter un symptôme [...] : Jouer sur l'équivoque pour ne pas nourrir le symptôme de sens ". Et du symptôme à l'inconscient enfin : " il y a cohérence, consistance entre le symptôme et l'inconscient. Je définis le symptôme par la façon dont chacun jouit de l'inconscient en tant que l'inconscient le détermine. " Ensuite, il y a un séminaire entier consacré au symptôme sous le nom de " Sinthome ", mais je le laisse ici de côté.

Ce qui est remarquable dans la dernière définition de Lacan que j'ai citée, c'est à quel point elle est simple, lisible et cohérente avec ce qui était donné au départ par Freud. Qu'est-ce qui change et quel est l'avantage d'une telle formule ? Vous l'avez noté sans doute, ce n'est pas qu'il y ait jouissance. Ce qui se trouve précisé est que cette jouissance provienne de l'inconscient. C'est une jouissance très particulière. Il existe une petite ambiguïté sur le " le " de détermine, est-ce le symptôme ou chacun ? Poser la question c'est y répondre : l'inconscient détermine chacun. Si on déplie la phrase, ça donne :

- 1) l'inconscient détermine le sujet, thèse pour le moins clinique ;
- 2) le sujet jouit de ce qu'il est dans son rapport à l'inconscient. J'utilise cette formule pour paraphraser un titre de Freud particulièrement important puisque s'il y a un lieu où s'exprime en clair la jouissance de l'inconscient c'est bien dans le mot d'esprit, avec son *Lustgewinn*, son gain de plaisir ;
- 3) selon une modalité qui est une plainte.

Pour l'illustrer, je vais évoquer un jeune homme qui se plaint de ce à quoi ses parents le contraignent depuis son plus jeune âge avec sauvagerie soit chercher le pain le soir pour dîner. C'est nécessaire pour, disent-ils, établir la communauté familiale : il faut souffrir pour constituer le lien social ; mais ce n'est pas tout ce dont il se plaint. Il y a bien d'autres choses et

par exemple dans le même champ, celle-ci : sa mère tous les soirs prend trois quarts d'heure pour dire à son mari toutes les choses insupportables qui lui sont arrivées dans la journée. Moyennant quoi il sait très bien que sur le lieu de son travail, elle est détendue, souriante et que tout s'y passe le mieux du monde. Je lui fais valoir que ce dont elle se plaint est distinct du fait qu'elle se plaigne là où, pour lui, sa souffrance s'accroît en la disant, sa plainte. Et je lui demande : " mais au fait, qu'elle dise ça à ton père, en quoi est-ce que ça te dérange ? " Nous pouvons, nous, répondre là où lui reste interloqué : elle jouit de l'inconscient avec sa plainte. Vous l'aurez noté, c'est ce dont il se plaint lui, parce qu'avec l'adresse de sa mère à son père la question de sa place à lui est posée, disons pour aller vite, dans le désir maternel.

J'avais évoqué il y a peu " les fins de l'inconscient ", l'accent étant mis par Lacan sur l'effacement du sujet qu'opère l'inconscient, pour peu qu'il soit interprété correctement dans le sens de cet effacement. La réduction du symptôme par l'équivoque, pour ne pas nourrir le symptôme de sens, obtiendrait ainsi une cicatrice indélébile. Mais réduire le symptôme implique de réduire la jouissance qui lui est attachée, précisément celle de l'inconscient, à quoi ce sujet tient comme à lui-même. Toujours pas directement, en tirant sur le fil du symbolique. Se tromper de fil pour équivoquer, c'est très régulièrement se tromper en donnant du poids à la consistance imaginaire du sujet. C'était déjà pourquoi Lacan trouvait que son exemple de la main qui écrit sur les murs – " ça s'écrit tout seul " – pouvait être paradigmatique de l'inconscient, critiqué seulement de ce que cette main soit attribuée à quelqu'un, fût-ce à Dieu.

Mais je voudrais revenir sur le problème signalé plus haut qui est : comment saisir le symptôme lorsque celui-ci ne procède pas de la substitution métaphorique, mais de la métonymie ? C'est le cas du symptôme obsessionnel. Si je prends par exemple la référence de l'inconscient : " c'est des pensées ", on voit que la distinction entre la pensée et le symptôme, pensée obsédante, est particulièrement délicate. On peut dire que Lacan – je ne sais pas s'il faut prendre ce problème lui-même pour un symptôme – ne l'aborde qu'indirectement mais très, très souvent : à la suite de Freud, il s'agit de construire un symptôme qui ne se contente pas d'une substitution synchrone, mais implique une temporalité, disons le mot, logique. Le symptôme " qui est à deux temps se compose de deux actions s'accomplissant l'une après l'autre et s'annulant réciproquement " (Freud, *Introduction à la Psychanalyse*, PBP, Paris, p. 282). En réalité, c'est bien ce versant que matérialise la course du désir, qui pousse vers ces formulations plus récentes de Lacan sur le symptôme, de ce qu'elles ont le pouvoir de ne pas exclure la métonymie de leur opération.